

M. H. van Muyden

Autor(en): **Muyden, H. van**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 18

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sés impressions, ne justifierait-il pas à lui seul les quelques minutes de plus données au repas ? Mais, à table, trêve aux soucis, trêve aux discussions troublantes, aux discussions d'affaires ; de la bonne humeur, sinon de la gaieté ; rien que cela. Surtout, parents, ne choisissez pas, comme c'est le cas trop souvent, le moment des repas pour réprimander vos enfants et régler vos petits comptes avec eux ; vous leur feriez, ainsi qu'à vous-mêmes, beaucoup de mal. Il y a tant de moments plus propices pour exercer votre autorité.

M. H. van Muyden.

Tous nos journaux ont donné d'intéressants détails biographiques sur M. H. van Muyden, qui vient de mourir à l'âge de 87 ans. M. H. van Muyden était le père de M. le syndic de Lausanne et d'une nombreuse famille, à laquelle nous présentons l'expression de nos sincères condoléances.

Nous avons eu le plaisir de nous entretenir quelques fois avec ce respectable vieillard, toujours aimable, toujours accueillant. Il jouissait d'une mémoire remarquable et racontait le passé avec un charme tout particulier. Nous avons recueilli dans ses conversations nombre de renseignements qui nous ont été très précieux.

M. H. van Muyden était capitaine lors de la guerre du Sonderbund. Aussi, en 1897, a-t-il assisté avec bonheur au banquet commémoratif des vétérans de cette campagne, banquet où il n'a cessé de manifester une gaieté on ne peut plus franche et communicative.

Après cette petite fête, nous nous sommes permis de lui demander de vouloir bien nous envoyer quelques lignes sur les souvenirs que lui avait laissés sa campagne du Sonderbund. Il accepta avec la meilleure grâce et ne tarda pas à nous envoyer un article assez étendu et qui fut très goûté.

Nous nous faisons un plaisir d'en reproduire ici quelques passages qui seront sans doute relus avec intérêt par tous ceux qui ont connu et apprécié M. H. van Muyden.

« Le 13 novembre, Fribourg fut cerné de tous les côtés. Le but du général Dufour, en concentrant une grande masse de troupes autour de la ville, était de la forcer à capituler pour éviter l'effusion du sang. Notre brigade s'en étant rapprochée, stationna assez longtemps en colonne serrée pendant qu'un parlementaire, M. Aug. de Cerjat, lieutenant de chasseurs à cheval, envoyé par le général, était allé demander la reddition de la ville. Profitant de ce moment, j'allai examiner une redoute construite récemment pour la défense de celle-ci. Le colonel Veillon et son adjudant, qui s'étaient avancés dans la même direction, revinrent au galop et le colonel me cria : « Retirez-vous, le feu va commencer ! »

« Au même instant, un boulet tiré de la redoute passa au dessus de nos têtes ; d'autres boulets suivirent et de petits sifflements de balles se firent entendre. La plupart des boulets passant au-dessus de nos têtes, allaient se perdre dans un bois, derrière nous, où ils brisaient les arbres, dont nous entendions les craquements.

« Après ces premiers coups de feu, une section d'artillerie, commandée par le colonel E. Tissot, alors lieutenant d'artillerie, répondit au feu de la redoute. Je vis des obus éclater tout près de nous ; plusieurs artilleurs furent gravement atteints. Sans un pli de terrain qui nous protégeait, nous aurions été assez exposés. Un soldat de notre bataillon écrivit à ses parents : « Honneur à notre colonel, car pendant que les boulets nous pleuvaient dessus, il nous a abrités derrière un crêt. »

« Notre brigade eut une dizaine de morts et une cinquantaine de blessés. La compagnie Eytel éprouva quelques pertes. J'assistai à son appel du soir ; le sergent-major, éclairé par une lanterne, fit l'appel de ses hommes et l'on répondait de temps en temps : « blessé, manque, mort. »

« La nuit mit fin au combat et ma compagnie fut placée aux extrêmes avant-postes pour la nuit.

« Le 14, au matin, notre bataillon dut partir pour Matran. En traversant un hameau, nous fûmes témoins des premières tristes suites de notre combat. Des chars couverts de paille et contenant des blessés, qui avaient été recueillis dans une grange, étaient prêts à partir pour l'hôpital de Payerne.

« Lorsque la nouvelle de la capitulation de Fribourg nous parvint, nous nous mimes en marche pour entrer en ville, ce qui ne put avoir lieu qu'à la nuit, car des troupes y arrivaient de tous côtés. L'encombrement était considérable.

« Le 15 novembre, une partie des troupes fut dirigée sur Lucerne ; une autre alla occuper les diverses parties du canton. Notre bataillon fut cantonné à Praz-Roman, puis à Ubersdorf et envoyé à Bulle durant le temps des élections au Grand Conseil.

« Ma compagnie fut envoyée de là au couvent de la *Part-Dieu*, où les bons Chartreux, vêtus de longues robes blanches, nous reçurent de leur mieux.

« Une abondante neige couvrait la contrée et ne facilitait guère les manœuvres militaires, aussi je me bornai à faire avec mes soldats quelques promenades pour les occuper. Malgré un froid rigoureux, ces promenades avaient leur agrément ; la Gruyère était fort belle avec sa parure d'hiver, le brouillard en se congelant s'était attaché aux arbres et leur donnait l'apparence d'une riche broderie de dentelles.

« Notre dernier cantonnement fut Fribourg. Nous avons été bien reçus partout, les Fribourgeois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corminbœuf, chanoine de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité : « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi ; j'ai été amoné de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Le Menuet du Bœuf.

Le célèbre compositeur Haydn avait une femme acariâtre et avare qui ne le rendait pas heureux ; autant il était calme et de commerce agréable, autant sa moitié était rageuse et d'humeur difficile. Pour le motif le plus futile, elle se mettait en colère et lui faisait des scènes interminables. Il s'était marié très jeune et un peu à la légère, le bon Haydn, s'étant amouraché de bonne heure d'une jolie fille aussi pauvre que lui. Dans les débuts, le ménage avait connu les privations ; peu à peu, le talent d'Haydn s'était affermi, le succès avait couronné ses efforts, la célébrité était arrivée, célébrité qui venait d'être consacrée à Paris, où le compositeur allemand avait remporté un triomphe sans précédent ; ses œuvres étaient entre toutes les mains ; sa situation avait changé, l'aisance avait succédé à la gêne, mais le caractère de sa femme ne s'était pas modifié ; elle était plus intéressée que jamais et toujours aussi revêche.

Haydn souffrait en silence et cherchait l'oubli dans le travail, trop heureux quand son irascible compagne ne venait pas l'importuner par quelque dispute oiseuse.

Un matin, pendant qu'il se livrait à la composition, on frappa à sa porte ; sa domestique introduisit un gros homme à face réjouie, à l'air vulgaire, qui, après avoir salué, s'assit sans façon dans un fauteuil.

« Que me voulez-vous ? demanda doucement Haydn, surpris.

— Excusez-moi si je vous dérange, dit le visiteur ; vous êtes bien Monsieur Haydn ?

— Oui, mon ami.

— Le célèbre compositeur dont toute l'Allemagne s'honore et que l'Autriche est fière de posséder dans sa capitale.

Haydn voulut protester ; le gros homme l'interrompit ?

— Je connais votre mérite, dit-il.

— Vous êtes sans doute musicien ? demanda Haydn.

— Je ne connais rien à la musique, je suis marchand de bœufs.

— Que désirez-vous ? interrogea de nouveau Haydn.

— Vous faire une proposition : je marie ma fille dans huit jours ; vos menuets sont renommés dans le monde entier ; j'ai promis à mon enfant que, le jour de son mariage, on danserait aux sons d'un menuet composé exprès pour moi par l'illustre Haydn.

Je paierai ce qu'il faudra.

Il tira de sa poche une bourse pleine de pièces d'or qu'il posa sur la cheminée.

— Mais, mon ami, observa Haydn.

— Je sais que vous allez me répondre que vous ne travaillez que pour les souverains et les hauts personnages de la cour ; je ne suis pas noble, mais je suis riche ; j'ai mon orgueil aussi, moi, je veux offrir cette fantaisie royale à ma fille comme cadeau de noces.

Vous fixerez le prix.

— Les menuets que je compose, dit Haydn, ne sauraient faire danser ; il sont conçus dans un genre qui ne vous plairait pas beaucoup.

— Erreur : ils ne m'intéresseront pas, moi, c'est possible, mais mon futur gendre est un connaisseur, il joue de la clarinette et est très amateur de musique ; ma fille joue du clavecin d'une façon remarquable à ce qu'assurent ses maîtres ; votre œuvre tombera dans des oreilles capables de l'apprécier.

Le premier professeur de ma fille nous parlait souvent de vous, le père Goëllmann.

— Le père Goëllmann, dites-vous ? s'écria Haydn.

— Lui-même ; aussi vrai que je m'appelle Wilhelm Kruder.

— C'est mon ancien maître, reprit Haydn avec émotion : il m'a inculqué les premières notions de la musique, je ne l'oublierai jamais.

— Alors, vous consentez ?

Haydn, touché par la bonhomie du marchand de bœufs, promit de contenter son désir :

— C'est en souvenir de mon vieux professeur, lui dit-il.

Le marchand se confondit en remerciements et se retira, enchanté.

Quand il fut parti, Haydn aperçut sur la cheminée la bourse déposée par le bouvier.

Elle était accompagnée de son adresse.

Haydn appela sa domestique et lui commanda de rendre la bourse à son propriétaire.

Sa femme avait tout entendu ; elle entra comme une furie dans le cabinet de travail.

— J'en prends de belles ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? chère amie.

— Avez-vous perdu la raison ?

— Moi ?

— On vous fait une commande et vous retournez l'argent ; n'est-ce pas l'acte d'un fou ?

— Mais, ma chère amie.

— Refuser le salaire de votre travail !

— Laisse-moi t'expliquer.

— Est-ce vrai ?

— S'il me plaît d'obliger ce brave homme.

— Vous ne le connaissez pas ; vous ne l'avez jamais vu.

— Sa fille a eu pour maître mon premier professeur.

— En voilà une raison ! Et lui, que fait-il ?

— Il est bouvier.

— Un bouvier ! Allez donc lui demander de vous donner un bœuf sans argent ; vous verrez comment il vous recevra.

— Ce n'est pas la même chose.

— Vous ne changerez jamais avec votre sottise générosité ; vous nous ruinerez, nous mourrons sur la paille.

Pour avoir la paix, Haydn s'enferma dans son cabinet de travail et se mit à composer le menuet qu'il avait promis de livrer.

Le lendemain, il l'envoya au bonhomme Kruder